ARTS et LETTRES
LE DEVOIR

A l'expo67
Vous visiterez Manicouagan 5
au Pavillon des Industries du Québec.

D'après un sondage d'opinion, 77 pour cent du public du Festival du film de Montréal ont été "très satisfait" de "Le Règne du jour" de Pierre Perreault. Grâce à sa vedette, peut-être, Alexis Tremblay. Suivent "Warrendale" avec 62 pour cent, "Il ne faut pas mourir pour ça" avec 46 pour cent et "Entre la mer et l'eau douce", 35 pour cent.

Bilan d'un Festival

par André Bastarache

Très bon

● Pour la première fois le Festival a publié SON quotidien, PHLIMME, dont Lisette Morin a brillamment assuré la rédaction.

● De nombreuses personnalités du cinéma international (dont Jean Renoir et Fritz Lang) ont rehaussé de leur présence les manifestations.

Bon

● Le Budget du Festival ($350,000 dont $150,000 de l'Expo 67) a permis à ses organisateurs de présenter une programmation record et des activités annexes dont un Festival d'animation très réussi.

Moins bon

● Non compétitif le Festival du film programme ou des films reconnus ou des films inconnus qui parfois mériteraient de l'être.

● Le Festival du film canadien, sans avoir été exceptionnel, a soutenu avec honneur le nom jeune du cinéma canadien. Malheureusement, nul encouragement n'est actuellement prévisible de la part du Gouvernement.

Pas bon

● L'Expo-théâtre n'a pas servi le Festival. Les projections (meilleures vers le milieu des manifestations) ont été parfois lamentables.

● La Censure a interdit "High" de Larry Kent. Contre la censure ou contre les censeurs, Daniel Johnson a déclaré que son Gouvernement n'avait pas été consulté. Kent se console, il a cinq offre de distribution.

Tout a commencé le 4 août par la première d'un film américain, BONNIE AND CLYDE. Indépendamment de l'accueil mitigé qu'ont réservé les critiques à cette oeuvre d'Arthur Penn et de Warren Beatty, le fait de l'avoir choisie pour l'ouverture indique clairement de qui dépend le cinéma au Québec jusqu'à nouvel ordre et quels intérêts les responsables du festival, obligés de tenir compte de la réalité, ont dû ménager. Cette réalité, qui s'appelle le colonialisme en matière artistique et nous vaut, bon an mal an, grâce à la Famous Players et grâce à la chaîne Odéon, d'être submergés de films américains, seule une législation ferme permettrait de la transformer progressivement en une réalité plus viable. N'y comptons pas trop dans les conjonctures actuelles.

Quelques chiffres

Le budget du festival s'est élevé cette année à un $350,000 record, somme qui a servi à augmenter considérablement le nombre de films présentés, à répartir les séances sur une durée de deux semaines plutôt qu'une et à défrayer le coût d'une importante rétrospective du cinéma d'animation, toutes choses bienvenues. Mais la Compagnie de l'Exposition universelle ayant largement contribué à ce fonds ($150,000), les séances ont eu lieu à l'Expothéâtre de la Cité du Hâvre, c'est-à-dire au diable vauvert. Stationnement: $2.50; peu ou pas de taxis le soir; peu de restaurants à proximité; difficultés d'accès. L'expo-théâtre lui-même est une bien mauvaise salle de cinéma et plusieurs s'en sont vite aperçu: acoustique qui fait de chaque spectateur une caisse de résonance; disposition des bancs telle que la moitié de l'assistance, au lieu de voir le film normalement, ne voit qu'une suite d'images distordues; équipement de projection d'une extrême complexité, installé à la hâte et cause d'innombrables retards (LILIOM présenté à l'envers, KOTO brûlé, REPORT ON A DRAUGHT sans bande sonore, etc.) A cet effet, le Syndicat Général du Cinéma et de la Télévision a émis le communiqué suivant, protestant "contre les conditions inacceptables dans lesquelles les films ont été projetés au Festival du Film de Montréal. Les autorités du Festival en rejettant la faute sur l'incompétence des projectionnistes. Renseignements pris, ces incompétents, membres du syndicat américain IATSE, ont depuis peu été remplacés par des membres du Syndicat national des projectionnistes affilié à la CSN, et la situation s'est nettement améliorée. Le C.G.C.T. tient à établir ces faits afin de rectifier certaines fausses rumeurs, non par chauvinisme syndical mais pour placer la compétence là où elle se trouve dans ce cas précis."

Une solution s'impose d'elle-même: retourner au Loew's l'an prochain et transformer l'Expothéâtre en musée ou en salle d'opéra. Peu de musique assurement, mais beaucoup de bruit, des échos superbes, inoubliables.

Films étrangers

Le Festival international de Montréal, non compétitif, a sur les événements du genre un avantage, pas de complets, pas de ces pactes secrets conclus en coulisses et destinés à couronner tel ou tel auteur. Par contre, il a du fait même de sérieux inconvénients, ne serait-ce que celui d'attirer une foule de navets dont les jardiniers savent parfaitement qu'il serait inutile de les présenter ailleurs, hors de ce Quebec où la population affamée, trop longtemps, n'a rien eu à se mettre sous la dent.

A cette première catégorie de films indigestes appartiennent donc: LE BALLON de Binda Zhelyazkova; le mélodramatique et tendancieux VENT DES AURES de l'Algérien Lakhdai-Hamina; LE MUR dont Serge Roullet, disciple de Robert Bresson, essaie de faire une nouvelle JEANNE D'ARC le fade et insipide RIVIERE, POEME DE LA COLERE et KOTO, cet autre produit du Levant.

A peine meilleurs: LE SAC, film hongrois de Pal Zolnay, subtile apologie de la vie rurale, invitation à respirer l'air pollué de la campagne; LES MATINS D'UN ENFANT SAGE, film roumain d'Acdrei Blaier présenté avec des sous-titres d'une longueur inavalable.

Ont reçu un accueil mitigé: LE THEATRE DE M. ET MME KABAL, de Walérian Borowczyk, "film animé pour adultes" où éclate la misogynie d'un petit bonhomme qui, même dressé sur la pointe des pieds, ne va pas à la ceinture de sa femme; LE JARDIN DES DELICES de Silvare Agosti, première oeuvre d'un jeune cinéaste sans doute trop occupé à faire de belles images.

Quelques surprises: VOILA TA VIE de Jan Troell, intéressante reconstitution de la Suède de 1910 à 1914, le temps nécessaire à un adolescent pour devenir homme; l'érotisme trouble d'UNE HISTOIRE D'AMOUR, film espagnol de Jorge Grau par ailleurs aussi médiocre que l'ensemble de la production sous l'inquisition; JUSQU'AU BATEAU premier film d'Alexis Damianos retraçant l'exode d'un Grec s'arrêtant de village en village et gagnant la côte pour s'y embarquer à destination d'une quelconque Australie, très sombre et très beau.

Enfin, non sans raisons, les critiques ont tenu à souligner les mérites d'UNE AFFAIRE DE COEUR, de Dusan Makavejev. L'auteur, en fin psychologue, y justifie l'audace de certaines séquences où apparaît nue l'actrice Eva Ras par l'audace de certaines autres, documentaires, qui montrent par exemple des médecins pratiquant des autopsies sur le corps de noyées. On serait mal venu de condamner la nudité qui sert les fins de la science, pourquoi s'en formaliserait-on lorsqu'elle sert l'amour et la vie? Oeuvre majeure du cinéma contemporain, ce Makavejev a été fort applaudi, tout comme TERRE EN TRANSES de Glauber Rocha et J'AI MEME RENCONTRE DES TZIGANES HEUREUX, deux films qui avaient remporté beaucoup de succès à Cannes avant même qu'ils n'arrivent à Montréal. Car un festival non-compétitif, quand il n'attire pas des navets, a cet autre inconvénient d'attirer des films que le succès a déjà sanctionnés.

Cinéma canadien

Quatre longs métrages en compétition, tous supportables, qui s'en iront vraisemblablement dormir sur les tablettes chacun de leur côté faute d'un système de distribution convenable.

Grands prix du cinquième festival du cinéma canadien, WARRENDALE d'Allan King et IL NE FAUT PAS MOURIR POUR CA de Jean-Pierre Lefebvre illustrent parfaitement les tendances actuelles du cinéma, l'une vers le documentaire et l'autre vers la fiction, bien qu'ils traitent sensiblement d'un même problème, l'inadaptation. Inadaptation des enfants d'un asile de la banlieue de Toronto dans le premier cas; inadaptation d'un jeune homme dans le deuxième, que tout blesse et dérange et qui avoue: "J'aimerais pouvoir changer le cours des choses mais ce sont les choses qui me transforment".

Les deux autres longs métrages, également fort bien reçus du public, sont de Michel Brault et de Pierre Perrault. ENTRE LA MER ET L'EAU DOUCE, qui raconte l'arrivée en ville d'un provincial et ses différentes liaisons, n'a certainement pas le mérite de l'originalité mais doit être défendu parce qu'il est accessible au peuple sans être tout à fait bête et méchant. C'est un film de production courante capable de rivaliser avec les films américains, qui vaut par le jeu des comédiens, par certaines audaces de langage et d'érotisme qui font reculer les frontières de la censure, et par la qualité de la photographie. Michel Brault s'y affirme comme un réalisateur qui sait miser très intelligemment sur les éléments dont il dispose et comme un cameraman qui n'a rien perdu de son adresse et de sa précision.

Deuxième volet d'une trilogie sur les habitants de l'Ile-aux-Coudres, LE REGNE DU JOUR, de Pierre Perrault, retrace le voyage qu'effectuent Alexis et Marie Tremblay en France, "berceau des ancêtres". Alexis en revient transformé et s'écrie: "Que la France reprenne le Canada à l'Angleterre!" Parole historique dont risquent de se souvenir longtemps les dirigeants de l'ONF, cet organisme fédéral qui n'est même plus capable de faire à Ottawa une bonne publicité, qui bat en retraite sur tous les plans si l'on inclut HIGH retiré de la compétition à la dernière minute. LE REGNE DU JOUR est le seul des cinq longs métrages du Festival canadien à être produit par l'ONF, les quatre autres étant le fait d'indépendants. Si l'on envisage la question différemment, il est significatif que Pierre Hébert, Jacques Leduc et Jean-Pierre Lefebvre, les trois lauréats, sont du groupe d'OBJECTIF, même si Hébert et Leduc ont tourné OP HOP et CHANTAL EN VRAC pour l'ONF. Tout cela donne à penser que nous nous acheminons de plus en plus vers un cinéma libéré de ses attaches stérilisantes.

High

L'interdiction du dernier Larry Kent, HIGH, film des plus intéressants sur les "hippies", a donné lieu à différents commentaires. Avant même que les gagnants ne soient connus, Pierre Perrault, Jean-Pierre Lefebvre, Allan King et Michel Brault avaient décidé de partager également avec Larry Kent le prix de $5,000 couronnant leurs efforts. Preuve de solidarité dont la déclaration suivante s'inspire:

"Nous blâmons la censure de la province de Québec

a) d'avoir, en refusant le film de M. Larry Kent, porté atteinte à la liberté d'expression de l'individu et à la liverté de choix du spectateur, droits qui nous semblent fondamentaux en démocratie et en cinéma;

b) d'avoir ouvertement insulté les membres du Comité de pré-sélection du 5e Festival du cinéma canadien qui ont à l'unanimité retenu le film de M. Larry Kent.

"Nous blâmons par ailleurs le gouvernement du Québec de maintenir une situation confuse et des lois équivoques qui permettent les déclarations les plus arbitraires."

Et tandis que les organisateurs du Festival protestaient à leur tour, enjoignant les responsables de bien vouloir reconsidérer leur décision, Jean Renoir déclarait périmée la censure lors de la remise des prix; les producteurs de films appuyaient les cinéastes, précisant: "Tant que des législations fragmentaires serviront de paravant aux problèmes véritables du cinéma, que la production d'Etat servira d'alibi et donnera bonne conscience à nos dirigeants, tant que la production étrangère aura préséance, le cinéma au Québec ne cessera de piétiner et de tourner en rond, et cela en dépit des efforts des créateurs".

En effet, qu'est-ce que deux jours de cinéma canadien dans une année qui en compte 365?. A en croire Luc Perreault, un réalisateur avait cette idée à l'esprit lorsqu'il se présenta, le 13, à la réception donnée par le ministre des Affaires culturelles au pavillon du Québec: "Avalant les sandwiches au "baloney" offerts par M. Tremblay entre deux gorgées de "Cinzano", une dizaine de cinéastes se sont approchés à un moment donné du ministre et l'un deux lui a dit: "Nous vos remercions beaucoup pour vos sandwiches, M. le ministre, mais ce n'est pas de ça que nous voulons mais d'une loi sur le cinéma"."

A graver en lettres majuscules au fronton des édifices gouvernementaux.

Les événements

San Fransisco adopte *Vaillancourt* et son jet d'eau

propos recueillis par Jacques Thériault

Dix ans séparent l'arbre sculpté de Vaillancourt (que l'on peut voir encore se dresser au coin de la rue Durocher et de Sherbrooke) et la fontaine-sculpture de San Francisco, en maquette. Dix ans... et 250,000 dollars.

On a dit d'Armand Vaillancourt qu'il charriait le scandale. On a dit de lui qu'il avait le sens de la publicité. Il expose une sculpture à Asbestos; on la lui peint en rouge et les habitants protestent. L'année dernière on pouvait voir sur le côté du square Dominion, une énorme pièce montée sur roues: une idée à lui pour faire valoir son oeuvre. Lui-même aimait à se promener en cheveux longs, tout de cuir vêtu, sur la rue Sherbrooke.

C'est pourtant, avec Roussil, le plus important des sculpteurs québécois. Peu à peu son oeuvre s'affirmé internationalement. Il a travaillé le bois; il travaille le fer. On pourrait le comparer à Vulcain.

En mars dernier, la ville de San Francisco lançait un concours pour l'érection d'une sculpture-fontaine qui doit occuper le coeur d'un immense aménagement urbain: Embarcadero Plaza. Il s'agit d'un centre extérieur d'activités sociales, économiques et culturelles, où se déploieront, à différents étages, des café "terrasses, des piscines, des promenades, des théâtres.

Cinq finalistes ont été retenus par le jury; leurs maquettes ont été exposées au musée de San Francisco. A l'unanimité le jury a retenu celle de Vaillancourt pour ses qualités esthétiques et techniques. La réalisation de cette fontaine coûtera $250,000.

En attendant que les habitants de San Francisco peinturent en rouge la sculpture-fontaine de Vaillancourt, l'artiste québécois est bien content. Il a peigné ses cheveux et mis un joli costume pour recevoir la presse.

Luxe et art

Vaillancourt s'est toujours vu lui-même, dans la société et dans le petit monde fermé de l'art, comme un protestataire. "J'en ai bavé" se plaît-il à répéter. Plutôt que de suivre la voie de son père, fermier et éleveur de bestiaux il est parti à l'aventure dans les villes qui étaient susceptibles d'enrichir ses connaissances.

- "J'ai fait plus de 100,000 milles en auto-stop à l'affût des musées, dit-il en se croisant les mains sur les genoux. Surtout aux Etats-Unis. Ce qui fait que je me sens plus américain que français de culture. J'avais le sens de la poésie; c'est tout. Ce qui s'était fait avant moi, j'en avais une idée vague. Il me fallait tout découvrir.

- Vous accepte-t-on plus facilement depuis quelques années?

- "J'ai continuellement l'impression d'être sur un champ de bataille depuis 1954. Pourtant, depuis dix ans la sculpture a fait des pas de géant. Je trouve tout naturel qu'un pays en évolution comme le nôtre pulsse difficilement accepter les choses nouvelles. Pourtant, tout le monde s'adapte au luxe. C'est trop bête de voir qu'on se rebiffe devant les nouvelles créations de l'esprit. Les plaisirs esthétiques y sont pour autant dans le développement d'un peuple. Je n'en veux pas au public, mais je dois dire qu'il est plus facile de faire passer une idée nouvelle à New York qu'ici. C'est dommage, puisque j'aime Montréal, que je suis Québécois et que je veux témoigner de ma nationalité.

- Venons-en à votre projet de sculpture-fontaine...

- "Une fois la maquette terminée, j'avais bon espoir de gagner. Petite anecdote: elle était trop grosse pour entrer dans l'avion qui devait l'amener à San Francisco. On voulait, à cause de ses dimensions, la refuser, poursuit-il en jetant un coup d'oeil discret sur différentes photographies de la maquette.

- Vous parliez tantôt d'affirmation de votre nationalité à Montréal. Qu'en est-il lorsque vous allez à l'étranger, qu'en est-il depuis cette victoire.

- "Aller ailleurs c'est aussi une façon d'affirmer ma nationalité; je ne l'oublie jamais. Je m'exprime tout simplement - par mes sculptures - en être humain qui veut dépasser les frontières. C'est intéressant de devenir subitement connu internationalement, surtout d'être apprécié.

- Vous travaillerez avec des architectes?

- "A Montréal, ils sont insupportables. Il faut toujours faire ce qu'eux demandent. De toute façon, j'ai toujours refusé de travailler avec eux ici. A San Francisco, aucun d'entre eux ne m'a dit quoi faire. J'ai eu le champ libre, on travaille en collaboration, tout le monde est satisfait. Non! Je n'accepterai jamais qu'on mette la main sur moi. Je fais ce que je veux, ce que je considère comme valable, voilà ma conception de l'art.

La sculpture

Le centre, dans lequel l'oeuvre de Vaillancourt prendra place, coutera 35 millions. On l'a dit, $250,000. seront nécessaires pour construire la sculpture. Elle est immense, faite de plusieurs pièces amovibles et articulées qui se déplacent lentement sur des plates-formes rotatives, lesquelles reposent sur une surface d'eau où se reflètent des lumières. Des jets d'eau, jaillissant également des parties de la sculpture, se répandront en une écume laiteuse sur l'éclat métallique. Les promeneurs seront intégrés au mouvement même de la sculpture-fontaine.

- Il semble que vous persistiez à travailler avec des grosses masses.

- "J'y tiens; c'est dans mon tempérament. De plus comme je veux que le public participe à mon travail, il faut lui faire sentir d'énormes proportions. Il accrochera plus facilement. Je tiens également à pousser l'aspect éclairage, amener l'intégration des sonorités.

- Et l'eau...?

- "J'ai toujours vécu avec l'eau. A Soulanges, mon atelier est entouré d'eau. Combien d'études j'ai faites avec l'eau avant de m'attaquer au projet, en décembre dernier? Je vois l'eau entre l'air et les volumes solides. Rien ne sera improvisé de ce côté: parfois, ce sera des jets d'eau de 6 pouces de diamètre qui se rejoindront. Des cellules électroniques augmenteront ou diminueront l'intensité selon les nécessités. On pourra aussi teinter l'eau...C'est un autre élément d'excitation esthétique.

- Quand commencerez-vous à travailler sur la sculpture?

- "Je dois aller au Symposium International de Toronto. Je compte être de retour vers le 15 septembre et me mettre immédiatement au travail".